

GENEVRAY.

Hé non ! daignez m'entendre...

LAUZUN.

Hé bien ! pour moi l'altesse est chaque jour plus tendre.  
 Souvent elle me dit : J'aime, Comte, et je veux  
 De celui qu'a choisi mon cœur combler les vœux ;  
 Il sera mon époux... Or, devinez ! Et comme  
 Je nomme princes, rois... Moins haut : un gentilhomme,  
 Jeune, aimable, charmant. Alors, à chaque nom  
 Que je passe en revue : Est-ce celui-là ? — Non.  
 — Celui-ci ? — Point. Et puis, notre liste finie,  
 Elle me fait reprendre encor la litanie,  
 Car le nom qu'elle attend, en vain sollicité,  
 C'est le mien... et le seul que je n'ai pas cité.  
 Croiras-tu maintenant ?

GENEVRAY, *à part.*

Fou !

LAUZUN.

Mais quoi ! la princesse

N'occupe pas mon cœur tout entier ni sans cesse :  
 Armande, tu le sais, y tient sa place aussi.  
 Avec elle à l'instant j'ai rendez-vous ici.  
 C'est folie...

GENEVRAY, *à part.*

Il connaît son état.

LAUZUN.

Mais qu'importe !

Sur les prudents conseils ma nature l'emporte.  
 Je ne sais quel démon me pousse à mépriser  
 Ces écueils où l'on voit les autres se briser.  
 Un bonheur calme, uni, pour moi n'a point de charmes :  
 Il me faut des amours où germent les alarmes,  
 Des plaisirs épiés par les regards jaloux,  
 Les soupçons menaçants des mères, des époux.